

Louis LEPRINCE

Où sont mes enfants ?

Edition **S** *cripta*

À Anne, François, Cécile,
Juliette, Henri,
Anatole, Léandre
et Marin

Préface

Ce que vous allez lire sur les pages qui suivent n'a pas été écrit dans le but de faire un roman ni un article sensationnel. Il ne s'agit en fait que de la transcription sur le papier d'une période vécue.

Point de littérature inutile et souvent mensongère mais tout simplement une narration des faits qui n'ont de valeur que pour ceux qui ont les vécus et ont souffert dans leur corps comme dans leur cœur pendant une période qui leur a paru durer une éternité.

Lecteur, avant de parcourir ces lignes, si vous cherchez du sensationnel, vous serez déçu et mieux vaut pour vous ne pas perdre votre temps à parcourir ces pages. Si, au contraire, vous êtes émotif et sentimental, vous saurez lire entre les lignes et comprendre ce qui n'a pas été exprimé explicitement. Vous verrez à quel point l'Amour,

dans le sens exact du terme, est parfois cruellement mis à l'épreuve, mais aussi comment il peut permettre, quand il est sincère, de supporter les épreuves les plus terribles.

Sachez donc, lecteur, que ces lignes ont été écrites de mémoire par le principal intéressé, mais que celui-ci n'a même pas eu le loisir de se lire. Ceci expliquera peut-être les répétitions de phrases que ce texte peut comporter et aussi les sauts du coq à l'âne qui se trouvent tout au long de ce récit. Vous pardonnerez aussi les expressions qui ne sont pas légalement employées dans la langue française, mais vous tiendrez compte du fait qu'il n'a pas cherché à être publié ni lu par des inconnus. Ces lignes ont tout simplement été écrites pour que sa famille soit au courant de ce que l'un des siens a eu à supporter alors qu'il n'avait que trente ans.

1^{ère} partie



23 octobre 1964

Ce matin-là, rien ne me laissait prévoir qu'une page de ma vie allait tourner et faire de moi un autre homme. Comme chaque jour, je retrouvais au vestiaire tous mes camarades de travail. Chacun enfilait son bleu avant de se rendre à son poste pour mettre sa machine en route afin d'assurer la fabrication.

Dès que je fus prêt, je gagnai mon poste avec mon camarade André. Depuis deux ans, nous partagions le même sort, le même travail, toujours ensemble. Nous nous entendions bien et, de ce fait, nous formions une excellente équipe. Nous avions, ce jour-là, une bonne journée à faire car le travail ne manquait pas. Aussi, sans trop nous attarder, nous nous dirigeâmes vers la cuve pour sortir le produit que nous avions fait la veille. Il fallait faire vite car la commande était pressée. J'avais, comme de coutume, enfilé mes gants de protection et mon masque, de manière à ne pas être gêné au point de

vue respiratoire. Le produit avait une très forte odeur de chlore qui rendait la respiration très difficile et désagréable. Il provoquait aussi des larmes aux yeux dues au gaz dégagé.

Dès que j'ouvris la vanne par laquelle devait sortir le produit, je fus surpris de voir que le liquide qui se présentait, au lieu d'être blanc et mousseux, était une huile visqueuse d'un brun très foncé. C'est donc très lentement que je fis couler le liquide. Je me demandais ce que cela pouvait signifier. Il s'agissait d'une cuve de douze cent litres. La fabrication avait de fortes chances d'être complètement ratée. Il semblait n'en être rien : après quatre litres environ de ce liquide brunâtre, le bon produit apparût. Aussitôt, je refermai la vanne, heureux d'avoir ainsi séparé les deux couches. J'en profitai pour enlever quelques instants mon masque. André en fit autant. Nous nous réchauffâmes un peu les mains au tuyau à vapeur car il y avait dehors une assez forte gelée blanche. L'hiver n'était pas loin.

Nous allions reprendre nos masques quand André me dit :

« Que va-t-on faire de ce produit ?

— Bah, il n'y a qu'à le laisser pour l'instant », lui répondis-je.

Mais ces quatre litres occupaient un récipient de cinquante litres en plastique et, comme nous n'en avons pas beaucoup, André me dit à nouveau :

« Il faut s'en occuper tout de suite car nous aurons besoin du plastique.

— C'est vrai, lui dis-je, et comme nous n'avons pas de temps à perdre, il n'y a qu'à se débarrasser de cette saleté en la jetant au détrit. »

André prit donc le récipient pour aller le vider et c'est à ce moment précis que je me ravisai car je trouvais bizarre d'avoir obtenu ces quelques litres inattendus. Je rejoignis mon camarade et pris une poignée du récipient. Nous nous dirigeâmes vers l'endroit où nous avons l'habitude de jeter les

liquides inutiles. Cet endroit convenait très bien à ce genre d'opération. Il s'agissait d'une surface de terre sableuse dans laquelle les liquides jetés pénétraient dans le sol et disparaissaient sans pratiquement laisser de traces, si ce n'est que l'herbe avait du mal à pousser...

Arrivés à l'endroit que nous avons choisi sans trop nous concerter, je me penchai pour vider le récipient de son produit. Je ne sais ce à quoi je m'attendais, mais mon regard était braqué sur le liquide. À ce moment précis, j'eus l'impression d'être projeté dans l'espace, pendant que j'entendais une très violente détonation dont l'écho se répercutait au loin.

Mon cerveau, à cet instant, travailla à une rapidité que je ne saurais décrire. Je crus que toute l'usine avait sauté et je me demandai ce qui avait bien pu se passer. Un bourdonnement violent avait envahi tout mon corps. J'avais l'impression de voler et, un instant, je me demandais où j'allais bien pouvoir atterrir.

Enfin, le bruit de l'explosion s'arrêta et le calme qui s'en suivit me permit de comprendre que j'étais loin d'être sain et sauf comme je l'avais cru en me sentant projeté dans l'espace. Je compris très vite que je n'avais pas quitté le sol et que, bien au contraire, j'étais étendu de tout mon long, les bras en croix.

Le bourdonnement en mon corps laissait place plutôt à un bouillonnement, comme si mon sang sortait à pleins canaux. Je voulus bouger mais le choc m'avait paralysé et, de ce fait, je restai là, étendu la tête dressée, maintenue par je ne sais quelle force.

C'est à cet instant que je compris que je devais être blessé mais, en même temps, je me félicitai de ne pas avoir perdu connaissance. Je me concentrai donc pour essayer de bouger. Ce fut très difficile ! Mes membres ne répondaient pas aux commandements de mon cerveau. Enfin, je réussis à ramener mon bras droit vers moi mais, en même temps, ma tête tomba dessus sans que je ne l'y aie

invitée.

Le bruit de l'explosion avait surpris tout le monde dans l'usine. La secrétaire, dans son bureau, avait cru au passage d'un avion à réaction. Il est vrai qu'il y en avait souvent qui passaient au-dessus de nos têtes en franchissant le mur du son, si bien que tout le monde était habitué à ce genre de bruit.

Mais rapidement, Roland Guittard, qui travaillait dans le hall en face du terrain où nous étions, avait, en même temps qu'il entendait l'explosion, vu une épaisse fumée qui ressemblait à un énorme champignon atomique. Il comprit tout de suite que quelque chose d'anormal s'était produit. Aussi, comme un fou, il se précipita dehors en criant :

« Que se passe-t-il ? »

Un attroupement de camarades de travail se fit aussitôt. Chacun avait les yeux fixés sur ce champignon de fumée mais personne ne disait mot tant la surprise était grande. Enfin, j'entendis des

pas se diriger vers moi. Je reconnus à la démarche qu'il s'agissait de Victor Vaidis. Le pauvre homme en avait le souffle coupé tant il était saisi par la rapidité du drame qui venait de se jouer, et aussi, certainement sans qu'il ne s'en rende compte, par les vapeurs et l'odeur suffocante qui ne s'étaient pas éloignées avec le bruit de l'explosion. Il tourna autour de moi. J'eus l'impression qu'il se penchait vers moi et, aussitôt, je l'entendis dire :

« Ah, il est foutu ! ».

Si longues soient ces explications, le temps passé entre l'explosion et ce premier contact avec le reste des vivants n'avait demandé que quelques secondes. Aussitôt, d'autres camarades s'approchèrent à leur tour. Personne ne disait mot. Tous restaient muets de stupeur.

Il est vrai que le spectacle qui s'offrait à leurs yeux n'avait rien de rassurant. Tandis que j'étais allongé sans mouvement, cloué sur le sol par ce sort fatal, mon camarade André Courteille était à quelques pas de moi, assis, lui aussi sans

mouvement. Seules ses plaintes faibles me disaient qu'il était encore vivant.

Albert Houdais et Victor prirent tout de suite des mesures pour essayer de faire quelque chose. Après m'avoir un peu mieux examiné, ils décidèrent de me retourner sur le dos. Ils eurent la présence d'esprit de penser aussitôt à demander que quelqu'un leur apporte des sacs de toile pour me couvrir et aussi pour m'isoler du sol dont le froid commençait à me pénétrer. Albert, après m'avoir tourné sur le dos, posa un genou à terre et me prit la tête entre ses mains. Cela me donna d'abord l'impression d'étouffer. J'étais bien vivant, je m'en rendais compte mais je n'avais aucun moyen de le leur faire savoir.

Devant mon impuissance à faire quoi que ce soit, j'eus la chance de ne pas m'affoler, au contraire. Je ne sais pourquoi, alors que je suis d'un tempérament plutôt vif, je restais bien calme, restant avec mes pensées qui, par contre, elles, se succédaient à une cadence vertigineuse. Je

compris vite ce qui m'était arrivé. Si bien qu'en un clin d'œil, je me retrouvais face à la mort. Cette rencontre avec ma fin de vie ne m'effraya nullement, à croire qu'une grâce spéciale m'était envoyée pour cela.

Rapidement, je fis un tour sur moi-même. J'avais trente ans et déjà j'avais vécu... C'était mon destin, je n'y pouvais rien. Très calmement, j'acceptais de quitter cette terre qui, d'ailleurs, pour moi, n'avait pas été de toutes joies, puisque très jeune, j'avais perdu mes parents. À cette pensée, je sentis une grande douleur, comme une immense lassitude. Puisque j'allais mourir, mes enfants, eux, n'auraient plus de père, les pauvres petits. Eux aussi, ils étaient déjà marqués par le destin. Comment Dieu pouvait-il permettre cette chose abominable ?... Enfin, puisque telle était sa volonté, il fallait l'accepter.

Mais ma femme, elle, méritait-elle aussi cette séparation ? Cette idée me révolta. Qu'allait-elle devenir sans son compagnon ? Comme elle allait

souffrir ! Moi qui l'aimais tant et qui la voulais si heureuse. N'était-ce pas grâce à elle que j'avais connu le bonheur sur cette terre qu'il me fallait quitter ?

La mort ne m'effrayait nullement pour moi mais pour les êtres chers que je devais quitter. Cette idée m'était insurmontable. Aussi, un désir fou de vivre s'empara de moi. Je ne devais pas mourir. Non, mon heure n'était pas encore venue. J'étais encore vivant. Le tout était de le rester. La conviction que j'allais m'en sortir s'empara de moi et l'envie folle de lutter contre cette mort qui me guettait me donna beaucoup de courage. Pour me prouver que je m'en sortirais, j'eus envie de parler.

Je ne me rendais pas compte que j'avais la mâchoire en bouillie. Ma langue pendait dans le vide comme dans un énorme trou. Mes restes de mâchoires s'épalaient sur ma gorge, dans un amalgame de terre et de sang. Ma joue gauche était lacérée et pendait en misérables lambeaux. L'oreille du même côté était coupée en deux parties

et pendait lamentablement. Ceci n'était pas pour faciliter la parole. Les essais que je commençais à faire pour communiquer ne transmirent que des râles. Le sang envahissait mon tube digestif et de violentes brûlures se faisaient ressentir dans mon estomac et mon abdomen.

L'affolement était grand dans l'usine. Le directeur, mis au courant de la situation, essayait d'avoir d'urgence la ligne téléphonique avec l'hôpital le plus proche. Mais, comme toujours dans ces cas-là, la ligne n'était pas libre. Un de mes camarades était allé au bourg pour essayer d'avoir la communication de chez un particulier, espérant ainsi gagner du temps.

Enfin, après beaucoup d'efforts, je pus prononcer quelques mots inintelligibles qu'essayait en vain de comprendre le brave Albert. Il devait trouver lui aussi le temps bien long car le pauvre n'était pas dans une position de choix, avec son genou au sol et ma tête appuyée sur sa cuisse.

Il croyait que je délirais. Aussi ne cessait-il de

me dire :

« Tais-toi, ne te fatigue pas ».

Mais j'étais tenace et je voulais avoir des nouvelles d'André. D'autres camarades s'occupaient de lui. Mais moi, au milieu des appréciations de tout le personnel rassemblé sur les lieux, je n'entendais plus. Enfin, je pus dire :

— « André ? »

Ce nom, je le répétais deux ou trois fois avant qu'il ne soit compris. Quand Albert comprit que je demandais des nouvelles, il me rassura en me disant qu'il n'avait presque rien, qu'il était surtout choqué et qu'il avait un bras cassé. J'essayai de regarder de son côté. C'est alors que je compris que mes blessures étaient beaucoup plus graves que je ne le pensais. Je me rendis compte que j'avais beau regarder autour de moi, je ne voyais rien de ce qui se passait. Je ne voyais même plus le jour. Devant cette circonstance, j'eus la chance de rester très calme, non pas parce que j'étais plus courageux qu'un autre, ni que j'acceptais mon sort avec

sérénité, mais le choc que j'avais reçu avait dû me servir de forte dose de calmant.

Je souffrais terriblement de brûlures d'estomac et de ma main gauche qui était complètement broyée. Les doigts brisés laissaient voir des morceaux d'os qui perçaient à travers les chairs. Mon pouce ne tenait plus que par un morceau de chair à la paume de la main. Cependant, j'eus la chance que mes tympans n'aient pas eu à souffrir de détérioration. Parmi les rumeurs des voix de mes camarades, j'appris que l'ambulance n'allait pas tarder à arriver. Comme ma seule préoccupation était de m'en sortir pour revoir un jour ma femme et mes enfants, je pensais à tout mettre en œuvre pour y réussir. Cela me fit penser que j'avais dû perdre beaucoup de sang et que, de ce fait, une transfusion allait s'imposer. Il me fallait gagner du temps. Aussi, j'essayai à nouveau de parler en faisant de violents efforts.

Voyant que j'avais quelque chose à dire, Albert se pencha de nouveau vers moi afin de

mieux saisir mes paroles et de m'éviter la fatigue. Patiemment, syllabe après syllabe, je lui dis de prendre, dans mon portefeuille, ma carte de groupe sanguin. Il me fallut répéter plusieurs fois avant qu'il ne comprenne. C'est alors qu'il se rendit compte que mon portefeuille avait disparu. Ma poche était arrachée. Mes vêtements n'étaient plus que lambeaux de tissu collés à la chair brûlée. Quelques camarades se mirent à la recherche des objets qui pouvaient se trouver dans mes poches. Mon portefeuille fut retrouvé à une vingtaine de mètres du lieu où je me trouvais. Il était ouvert et les documents éparpillés. Cela n'avait pas d'importance, l'essentiel était de retrouver la fameuse carte de groupe sanguin.

Deux ambulances avaient été appelées sur les lieux, une dizaine de kilomètres à parcourir avant d'être sur place. Le temps me sembla très long. Le médecin de la commune arriva. Je le reconnus en l'entendant souffler. Étant donné sa forte corpulence, il s'essoufflait vite s'il se déplaçait

rapidement et c'était le cas... Il se pencha vers moi, m'examina mais ne put rien faire. Il ne toucha pas du tout à l'œil droit, cela ne servait à rien puisqu'il était sorti de son orbite et était complètement crevé. Il me souleva la paupière gauche et, là encore, je me rendis compte que je n'y voyais plus. Pendant ce temps, l'ambulance était arrivée et je sentis qu'un homme me prenait en une brassée et me soulevait de terre. À peine soulevé, je ressentis une violente douleur à l'arrière de la tête, comme si quelque chose venait de se briser à la base, juste avant le cou. Je fus étendu sur un brancard. J'eus quand même la force de dire au revoir à mes camarades que je savais autour de moi. Personne ne répondit à mon salut, tant la stupeur et la désolation les laissaient sans voix. L'ambulance démarra rapidement en faisant hurler sa sirène. Je me rendis compte du chemin que nous parcourions et sentis très bien la sortie du chemin de l'usine sur la route. Le facteur s'était improvisé agent de circulation pour faire gagner du temps.

Sur la route, j'appréhendais que nous soyons arrêtés au carrefour, car je ne voulais à aucun prix que ma femme ne me voie dans cet état. Elle tenait un magasin justement à ce carrefour. Je pensais qu'elle aurait bien le temps d'apprendre la triste nouvelle. Pourtant, la circulation obligea l'ambulance à stopper et c'est très lentement qu'elle passa devant le magasin...

Pendant ce temps, tout le village était en émoi. L'explosion avait été entendue par les habitants et beaucoup de gens sortaient sur le seuil de leur porte pour se rendre compte de ce qui s'était passé. Chacun de s'enquérir et de commenter comme il est normal en pareil cas. L'explosion s'était produite à 8h25. Ma femme était occupée à aider notre fille, Miryam, pour son départ à l'école. Elle n'avait prêté aucune attention à la déflagration. Elle fut attirée par l'attroupement qui se faisait au dehors. C'est en sortant pour voir ce qui se passait qu'elle apprit qu'il y avait eu un accident à l'usine. Miryam,

prête pour l'école, sortit avec sa maman. Elle fondit aussitôt en larmes en disant :

« Pourvu que ce ne soit pas papa ! Pourvu que ce ne soit pas papa !

— Mais non, ce n'est pas papa, ma chérie, allons, ne fais pas la sotte. Va vite à l'école et sois bien sage. D'ailleurs, si c'était Papa, nous serions averties. Allez, ne pleure plus ! »

Dès qu'elle eut embrassé sa fille, ma femme voulut en savoir plus long. Aucun des voisins ne pouvait la renseigner. Le klaxon de l'ambulance tenait tout le monde dehors et, quand je passai devant le magasin, l'ambulance roulait tellement doucement que ma femme put voir à l'intérieur. Il était impossible qu'elle me reconnaisse. Il n'est pas drôle du tout qu'elle ait dit aux voisines qui se trouvaient près d'elle :

« Je ne sais pas qui c'est, mais la personne qui est à l'intérieur est sérieusement blessée car on ne la reconnaît pas. »

Tout au long du trajet, je me rendais compte

de l'endroit que nous traversions. Je connaissais si bien la route que le moindre virage me donnait la position du parcours. À mi-chemin, j'entendis le chauffeur dire au brancardier qui l'accompagnait :

« Regarde comment il est ! »

L'homme se pencha vers moi et dit :

« Vas-y, fonce, sa langue remue encore, il n'est pas mort. »

La sirène marcha de plus belle et la voiture roula à très vive allure. Il fallait faire vite. En ville, dans la rue principale, il y avait un embouteillage. Le chauffeur se fâcha pour que la priorité lui soit accordée. Il dut monter un peu sur le trottoir pour passer. Je commençais à somnoler. Je restais conscient malgré tout de tout ce qui m'entourait, je sentais la vie m'abandonner. Je poussai un soupir quand l'ambulance s'arrêta, je sentis tout tourner comme si j'avais été ivre. Je crus même m'endormir. J'étais à bout. Plus d'une demi-heure s'était écoulée depuis l'explosion. J'avais perdu beaucoup de sang. Blessées et brûlées, les chairs

cautérisées laissaient plus lentement le sang s'écouler.

C'est donc dans un état semi comateux que j'arrivai à l'hôpital. Je me sentis sortir de l'automobile. Deux hommes portaient mon brancard, je sentis qu'ils montaient des marches. Dans un bourdonnement, j'entendis des voix de femmes donner des ordres... Je ne sais sur quoi on m'allongea, sur une table sans doute... et en un clin d'œil, je fus déshabillé. J'entendis le crissement des ciseaux qui coupaient la toile des vêtements qui me restaient. Mes bottes de caoutchouc subirent le même sort. Rien ne résistait aux ciseaux. Sur le pied droit, le travail était bien avancé, seule restait la jambe de la botte. Mon gros orteil était tout brûlé. Il ne lui restait que l'os et le col du pied portait aussi une balafre.

Rapidement, je me retrouvai en slip sans avoir été bousculé, ce qui me donnait l'impression d'assister, indifférent, à ce qui se passait. Je me

rendis compte que l'on coupait la chaîne qui retenait ma médaille de la vierge. Je l'avais toujours à mon cou depuis le jour où, plusieurs années auparavant, ma femme l'avait accrochée. Puis vint le tour de ma montre. Le bracelet était en métal et il résista quelque peu aux cisailles. Je m'en rendis compte et voulus l'enlever moi-même mais on me l'interdit. D'ailleurs, je n'y serais certainement pas arrivé.

On me fit rapidement une prise de sang. Pour éviter les complications, les infirmières ne voulurent pas tenir compte de ma carte qui leur avait été remise par l'ambulancier. Je sentais les piqûres qui m'étaient faites de toutes parts (vaccins antitétaniques, sérums et autres) pour soutenir le cœur qui commençait à flancher. Je devenais une passoire. Les infirmières, à qui mon corps était confié, mettaient tout en œuvre pour calmer les souffrances par des injections de morphine et de calmants. Des mains expertes nettoyaient et pansaient au mieux mes plaies. La

tâche n'était pas aisée. En plus de l'horreur qu'inspire un état pareil, j'avais sur moi une puissante odeur de chlore qui piquait les yeux et les narines, ce qui les gênait fort dans l'accomplissement de leur pénible travail. Pour moi, les calmants faisant leur effet, j'avais l'impression que mon cerveau était séparé de mon corps, bien que les souffrances physiques étaient pénibles. Je les sentais comme à travers un épais brouillard, comme si j'étais dans un état d'ivresse. C'était pour moi une semi-inconscience. Bien que me rendant compte de tout ce qui se disait ou se passait, j'avais une impression d'indifférence. De ce fait, je me laissais faire et soigner avec un flegme total, sans même une plainte, un peu déjà comme si je ne faisais plus partie des vivants. Pourtant, je vivais, et quelque chose me disait que j'allais avoir la visite de ma femme. Aussi, à tout prix, je tenais à être conscient au moment où elle serait à mon chevet. Je savais qu'elle allait avoir besoin de mon réconfort et, si je voulais l'aider à

supporter le choc, il fallait à tout prix que je sois à la hauteur. Pour elle, le dénouement n'allait pas tarder. Quand je passai près d'elle sans qu'elle ne me reconnaisse, dans l'ambulance, une voisine s'approcha d'elle et lui dit :

« Ce n'est certainement pas votre homme car le directeur suivait l'ambulance. Il se serait arrêté pour vous avertir. »

Pourtant, quelques minutes après mon passage, l'ambulance d'André passa à son tour. Elle était suivie d'une 2CV appartenant à son beau-frère. Il travaillait à l'usine avec nous. Ma femme l'aperçut et le vit se diriger sur la route qui menait chez André. Cet indice lui laissa penser qu'il m'était arrivé quelque chose. Elle eut vite fait de déduire que, si André était blessé, j'étais dans le coup puisque nous travaillions toujours ensemble. De bouche-à-oreille, tout le monde apprit très vite le nom des blessés mais personne n'osait apprendre la nouvelle à celle qui allait être la plus concernée. Les voisines, les unes après les

autres, rentraient chez elles. Ma femme se retrouva seule sur le trottoir.

Heureusement, c'est une femme d'action qui ne reste pas les deux pieds dans le même sabot. Réalisant la situation, elle décida d'en avoir le cœur net. Se souvenant que chaque jour à 9h, un employé de l'usine se rendait à la poste, elle décida de le rencontrer de manière à être fixée. Sur son passage, aucune des personnes rencontrées n'osait lui adresser la parole. On se contentait de la regarder en silence. Entrant dans le bureau de poste, l'employé qu'elle cherchait à rencontrer venait justement d'arriver. Sans préambule, elle demanda à Pierre LemARRIER ce qui était arrivé. Celui-ci, devant une demande aussi directe, pâlit et ne put que bafouiller :

« Ben, c'est le gars Louis et André, vous ne le savez pas ? »

Il ne put dire une parole de plus, tant était grande son émotion. Ma pauvre femme sentit aussitôt sa tête tourner. Son cœur se mit à battre

très vite mais elle se ressaisit aussitôt, se décidant à agir. Elle sortit du bureau de poste juste au moment où le docteur rentrait chez lui. S'étant mutuellement aperçus, ils se dirigèrent l'un vers l'autre.

« Je ne pense pas que la vie de votre mari soit en danger, lui dit-il. Mais je ne vous cacherai pas que c'est très grave. On ne va pas le garder dans l'hôpital de la région. Il va certainement être dirigé vers un grand centre, Caen ou Rennes.

Dites- moi ce qu'il a, Docteur. Je tiens à être au courant exactement.

— Vous savez, il est difficile de dire au juste. Un examen plus sérieux que le mien pourra donner la situation exacte. Pour l'instant, je ne peux vous dire que des constatations visuelles. Son œil droit n'existe plus, sa mâchoire inférieure est très abîmée. Il est touché aussi au pied mais je pense que ce n'est pas trop grave, juste un peu brûlé. Par

contre, la main gauche sera difficilement récupérable. Son œil droit a certainement une cataracte due à l'explosion. Ce qui m'inquiète le plus, c'est un trou qu'il a sur le front. Je ne connais pas l'ampleur de l'ouverture... »

Nantie de ces renseignements, ma femme décida sur le champ de venir me rendre visite sans plus tarder à l'hôpital. Elle regagna son magasin pour confier notre petit Loïc, âgé de 18 mois, à une voisine. Un voisin s'offrit pour la conduire près de moi. Ce brave homme, maintenant décédé à la suite d'un terrible accident de voiture, nous rendit ce jour-là un fier service. Ma femme, bien qu'ayant gardé courageusement le contrôle de ses nerfs soumis à rude épreuve, aurait certainement eu du mal à conduire notre voiture dans un moment pareil. Tout le long du trajet, elle ne cessa de prier la Vierge, lui demandant de venir à notre secours. Cela lui permit sans doute de garder son calme et d'avoir ainsi la force d'accuser le choc avec le plus

de sérénité possible. Dans son sac, elle trouva une image de Notre-Dame du Sacré-Cœur. En arrivant à l'hôpital, les infirmières lui demandèrent d'attendre encore un peu pour me voir. Elle demanda simplement, refoulant ses larmes, que l'on pose sur mon lit l'icône qu'elle avait entre les mains.

Dans mon état semi-conscient, je sentis tout d'un coup la vie reprendre possession de mon corps. On était en train de me faire une transfusion, cela me donna un coup de fouet. Le brouillard qui engourdissait peu à peu mon cerveau tendit à disparaître. Je pus donc assister avec lucidité à tout ce qui se passa ensuite. Deux infirmières tentaient de nettoyer les restes de ma mâchoire inférieure. Je dis les restes, mais c'est faux. Tout y était mais dans quel état... J'entendis une des deux infirmières dire à sa compagne :

« Nous ne pouvons rien faire, les dents viennent avec les déchets. Le mieux est de tout remettre dans la bouche et de serrer

fortement les bandes. Comme cela, s'il tient le coup, le spécialiste qui tentera la greffe verra ce qu'il peut récupérer. »

Ce qui fut fait. Je sentis qu'on me bandait la tête. À ce moment, le chirurgien du petit hôpital local entra. Je le connaissais bien. Aussi, je le reconnus dès qu'il parla. Lui, par contre, ne me reconnut pas. Il est vrai que c'était impossible tant j'étais défiguré. Il m'examina et dit :

« Il n'y a qu'à l'envoyer à Rennes ou à Caen, ils se démerderont avec ça. Moi, je n'y peux rien... »

Je ne fus même pas choqué par ces paroles. Je compris bien que cet homme ne disait pas cela pour se désintéresser de mon cas mais qu'il reconnaissait son impuissance pour tenter quoi que ce fût pour moi. Il n'était pas spécialisé ni outillé pour des cas d'accidents pareils.

Tandis que les infirmières tentaient toujours de panser mes plaies, je ne disais absolument rien. Tout pouvait leur laisser croire que je dormais ou,

du moins, que j'étais assez assommé par le choc et les calmants pour être inconscient. Surtout que je ne pouvais faire aucun mouvement.

Quelqu'un entra dans la pièce où on me soignait. C'était une femme, infirmière probablement, elle dit aux autres :

« Sa femme vient d'arriver.

— Comment est-elle ?

— Très calme. Ça a l'air de quelqu'un de bien ! »

Je fus très flatté d'entendre ce compliment au sujet de ma femme car, moi, je savais que ma femme était quelqu'un de très bien. Nous étions si heureux ensemble et nous nous aimions tant. La première voix dit encore :

« Elle demande que cette image de la vierge soit posée à côté de lui. Où faut-il la mettre ? »

J'entendis un froissement de papier et j'eus l'impression que l'image était accrochée à la tête de l'oreiller sur lequel ma tête reposait. Les pansements terminés, je fus transporté à l'aide

d'un charriot sur un lit. On me fit une nouvelle piqûre. À ce moment, j'essayai de parler car je voulais voir ma chère petite femme, pensant qu'elle devait trouver le temps bien long. Ma pauvre chérie, bien qu'impatiente de me voir, ne perdait pas son temps. L'épouse de mon camarade André était arrivée, elle aussi. La pauvre Suzanne ne possédait pas la même force de caractère. Elle ne cessait de se lamenter et de parler de sa détresse à mon épouse qui, très calme, essayait de la consoler. Elle avait bien du mal à y parvenir. Son mari était loin d'être dans mon état, mais elle n'y pensait pas et ne voyait que son propre cas. C'était véritablement une femme désespérée qui ne pouvait se contrôler. Quel contraste entre ces deux personnes ! C'est là que l'on se rend compte le plus qu'il n'y a pas de mérite à réagir d'une façon ou d'une autre. Le tout est une question d'équilibre et de caractère, mais c'est bien indépendant de la volonté.

Dans la chambre, je fus installé à côté

d'André. Dès que je m'en rendis compte, je lui adressai la parole pour lui demander comment il allait. Il était encore assommé par le choc reçu mais il me répondit faiblement quand même que cela allait mieux. Les calmants qu'il avait reçus l'empêchaient de trop souffrir de son bras cassé et de la profonde ouverture à la hanche, sans gravité heureusement. Il avait aussi un pied abîmé pour lequel, par la suite, il lui faudrait des greffes de peau. J'ignorais à ce jour, l'état exact dans lequel il était, je ne l'appris que par la suite. Pour l'instant, je ne savais que pour son bras et je me réjouissais car je savais qu'un bras cassé s'arrange avec le temps. Il y avait assez de moi à être dans un état grave. C'est alors que j'entendis près de moi la douce voix de ma femme :

« Je suis là, mon chéri. Reste bien calme. Je suis là tout près de toi. »

En disant cela, elle mit doucement sa main sur ma main droite. Quelle joie ce fut pour moi de la sentir si près et surtout si calme ! J'essayai de

lui parler mais elle me dit de me taire :

« Tais-toi mon chéri, je t'en prie, ne t'agite pas ! Cela te ferait du mal, il ne faut pas. »

Brusquement, je pus parler sans trop de difficulté et je pus dire à cette petite femme tant aimée :

— « Courage, ma chérie, courage, je vais m'en sortir. Ce sera long mais nous y arriverons.

— Oui, mon chéri. Ne te fatigue pas. Je te promets d'être courageuse, repose-toi, tu te fatigues.

— Promets-moi mon trésor de tenir le coup et surtout de bien manger. Tu sais, j'y tiens absolument. Il faut que tu manges et je t'assure que nous allons nous en sortir. »

Je connaissais ma femme. Je la savais très courageuse mais je savais aussi qu'elle était de santé fragile et qu'elle n'avait pas grand appétit, surtout quand cela n'allait pas bien. Mais je savais que si elle me promettait de faire un effort de ce

côté, elle tiendrait parole.

Une religieuse de la maison de retraite de Couterne qui nous connaissait bien vint nous rendre visite dès qu'elle apprit la nouvelle pour nous témoigner sa sympathie. Ses paroles de réconfort nous assurèrent de ses prières à notre intention. Elles nous firent, à ma femme et moi, une grande joie. C'était la première preuve de sympathie et d'amitié qui nous était apportée à l'hôpital. Dans la situation où nous nous trouvions, ces preuves d'amour sont très appréciées et nous vont droit au cœur. Sa présence à nos côtés devait être le premier maillon d'une chaîne de solidarité qui allait s'établir. Beaucoup de gens allaient faire ce qu'ils pouvaient pour nous aider à supporter notre épreuve.

Quand Sœur Sabine se retira, ce fût Monsieur le curé qui entra. Lui aussi avait tenu à se déplacer aussitôt qu'il avait appris l'état dans lequel je me trouvais. Je pus ainsi bénéficier de l'absolution qu'il me donna à ma demande.

Pendant qu'il me donnait la bénédiction, j'eus l'intention de faire mon signe de croix mais je ne le pus. À nouveau, j'étais paralysé et aucun de mes membres n'était en mesure d'exécuter ce que mon cerveau leur commandait.

Ma femme me dit adieu en m'assurant qu'elle reviendrait dès qu'elle serait libre, c'est-à-dire dès que Miryam serait repartie à l'école.

« Je vais te laisser, mon chéri, il faut que je sois à la sortie de l'école pour, moi-même, mettre notre petite fille au courant de ce qui t'est arrivé. Il faut que je prépare le repas pour les deux enfants. Loïc est chez la voisine. »

Pauvre petit garçon ! Il n'avait pas compris grand-chose quand sa maman, l'embrassant avant de venir me voir, lui avait dit :

« Mon pauvre petit, tu sais, tu ne reverras sans doute jamais ton papa. »

Ma femme alors, en refoulant ses larmes, car elle voulait être forte, m'embrassa sur la main

droite. Elle ne pouvait m’embrasser autrement car je ressemblais à une momie, tout enveloppé dans les pansements que j’étais. Elle ne voyait rien de mon visage. Juste avant qu’elle ne quitte la chambre, une infirmière s’approcha de moi et dégagea un peu mon front, elle souleva ma paupière gauche. À ce moment, une petit lueur de jour pénétra jusqu’à ma rétine. Je m’écriai :

« Je vois ! »

Ces quelques mots redonnèrent un peu d’espoir à ma femme qui les avait entendus. Aussi, c’est avec un peu de baume au cœur qu’elle me laissa.

Le maire de la commune sur laquelle se trouve implantée l’usine, Jean Arnoux, était venu lui aussi. Il avait assisté en silence à l’entretien avec ma femme. Il proposa gentiment de la raccompagner jusque chez nous. Elle accepta.

Sitôt arrivée, elle se dirigea vers l’école. Il était presque midi. Avec beaucoup de calme, elle expliqua à notre fille que son papa était à l’hôpital

et qu'il fallait être bien sage et très courageuse pour qu'il guérisse vite. Mr et Mme Rémon, nos voisins, lui proposèrent alors de partager leur repas. Ils allèrent chercher le petit Loïc chez Mme Babin à qui il avait été confié. Ils proposèrent de le garder chaque fois que de besoin. Ma femme fit beaucoup d'efforts pour prendre un peu de nourriture. Elle voulait tenir sa promesse mais, ce jour-là, c'était impossible, les mets lui tournaient dans la bouche.

Après le départ de Geneviève, ma femme, je m'assoupis mais sans dormir profondément. Je n'avais aucune notion du temps. Je réagis un peu au moment où l'on me transportait. Une infirmière me dit que l'on me dirigeait vers un grand hôpital à Caen. J'entendis la voiture de l'ambulance démarrer puis, très vite bercé par les secousses, je m'endormis. On m'avait à nouveau injecté de la morphine avant le départ. Je ne sais combien de temps je dormis. Au réveil, je n'avais aucune notion du temps, ni de l'endroit où je me trouvais.

J'entendais parler et beaucoup de bruit autour de moi comme si j'avais été dans un grand hall au milieu d'une foule importante. Je ne comprenais rien. Mais un retour sur moi-même me rappela vite à la réalité. Je finis par comprendre ce qui se disait à mes côtés. Une conversation de voix d'hommes s'engagea :

« Il faut l'envoyer à Paris, nous ne pouvons rien faire ici...

— Ce n'est pas possible, il sera mort avant d'arriver.

— Peut-être, mais le Docteur Gogeuil ne pourra pas lui arranger la mâchoire. L'opération durerait trop longtemps et, vu son état actuel, il n'aura pas la force de la subir. De toute façon, je regarde les yeux tout de suite car, si on laisse l'infection s'installer, on ne pourra plus rien pour lui. Il faut bien tenter quelque chose pour le moment, mais c'est sans grand espoir, il est vraiment trop mal en point. »

Le fait que je ne bouge pas laissait croire à ces hommes que j'étais dans le coma. C'est pourquoi ils se sentaient à l'aise pour parler de la sorte. Ils s'exprimaient ainsi sur mon cas sans vergogne. Il fut ainsi décidé que je sois placé dans la chambre 7, au pavillon des crânes, pour y être placé en observation. Pour les médecins et les internes qui s'occupaient de moi, les choix étaient difficiles car il y avait beaucoup à faire et la quasi-certitude que je ne tiendrais pas le choc ne les encourageait guère à tenter quoi que ce soit.

Un brancardier me transporta donc à la chambre indiquée. Le Docteur Adam se trouvait justement dans le service. Il m'examina aussitôt. Lorsqu'il toucha à l'œil droit, me sentant ausculté, je dis :

« Celui-là, il est foutu.

— Et l'autre ? dit le médecin.

— Je n'en sais rien. »

Il me sembla que, d'une main experte, il remplaçait ma calotte crânienne tout en ordonnant

que l'on me fasse une nouvelle piqûre. Le fait que j'aie encore ma connaissance avait surpris le personnel infirmier. La surveillante de l'étage, Mme Rouxel, en profita pour me demander les renseignements dont elle avait besoin pour ma fiche d'hospitalisation. Je donnai ainsi mon nom, le lieu, ma date de naissance et mon numéro de sécurité sociale. Elle avait parfois du mal à me comprendre, il me fallait faire beaucoup d'efforts pour prononcer. Je dus me servir des doigts de ma main droite en les dressant pour montrer les chiffres et ainsi former les nombres : 3, 4 pour 34... Elle les répétait pour être certaine d'avoir compris. Très las, je me suis endormi, ne ressentant plus rien de ce qui se passait, des soins que l'on me prodiguait.

L'heure du repas passée, Miryam fut accompagnée à l'école, Loïc restant en garde chez Mme Rémon. Ma femme accepta la proposition de Jean de l'accompagner de nouveau à l'hôpital. Elle voulait avoir plus d'explications sur mon état de

santé et décida de se rendre directement auprès du chirurgien, Maurice Gevraise. Celui-ci ne lui dissimula pas ses craintes et laissa même entendre qu'il fallait s'attendre au pire. Ma femme apprit ainsi que j'avais été dirigé sur un hôpital plus équipé.

Bien que sa douleur fût grande, elle resta très calme à l'annonce de ces tristes nouvelles et décida de se rendre le plus vite possible à mes côtés. Elle rentra à la maison avec l'intention de prendre sa propre voiture pour être autonome. Mr et Mme Rémon ne voulurent pas la laisser seule faire les 100 kilomètres qui séparaient notre village de Caen.

Arrivés à l'hôpital, ce fut un triste tableau qui s'offrit à mes visiteurs. J'étais étendu sur le lit, débarrassé de tous mes pansements. Ceux-ci avaient le mérite de cacher à ma femme les plaies qui défiguraient mon visage lors de son premier passage. La vue de mon corps ainsi exposé à nu souleva le cœur de mon ami qui ressortit très vite

de la chambre. Les femmes restèrent sans dire un mot, gardant ainsi, malgré la douleur, le calme nécessaire dans un pareil moment. Mes yeux ne voyaient rien des silhouettes de ces êtres chers. Mon esprit, engourdi par l'injection de produits de toutes sortes, ne me laissait entrevoir cette présence. J'étais un peu dans un état euphorique, ne me souciant plus de rien, ne souffrant plus. Mon état ne m'effrayait pas du tout. J'étais inconscient et pourtant, je me rendais compte de ce qui se passait... Cet état est assez difficile à expliquer...

La surveillante demanda à ma femme de passer à son bureau afin de contrôler les renseignements que je lui avais fournis. Le calme dont faisait preuve Geneviève fut fort apprécié par la surveillante. D'un œil expert, habituée à côtoyer la souffrance, elle se rendit tout de suite compte qu'elle avait en face d'elle une femme pleinement consciente qui, bien qu'affligée par la douleur, savait rester maîtresse d'elle-même. Même si les larmes étaient difficiles à retenir, elle gardait

suffisamment de sang froid pour ne pas se laisser aller.

Les médecins décidèrent d'attendre la soirée avant de décider s'ils pouvaient tenter une intervention chirurgicale. Ma femme se résigna à me laisser entre les mains compétentes des médecins et des infirmières, non sans avoir laissé un numéro de téléphone pour leur permettre de lui communiquer les résultats de l'intervention. La mort était le lot qui risquait le plus de nous être attribué mais, tant qu'il y a de la vie, il est permis d'espérer et c'est cet espoir qu'elle emporta malgré tout en me quittant. Elle pria sans doute très fort la Sainte Vierge pour que celle-ci intercède en notre faveur auprès du Créateur.

Le retour fut encore plus triste que l'aller. La vue de mon état avait rendu muet notre ami. Alors que ma femme était un peu éloignée, il avait aussi eu les confidences d'un médecin. Le diagnostic n'était pas rassurant. Pour lui, il était impossible que je m'en remette. Il n'y avait qu'une issue fatale

à attendre. Mr et Mme Rémon n'ont pas laissé Geneviève seule pour cette première soirée. Leur fille Françoise, qui avait pris soin de Loïc tout l'après-midi, avait aussi récupéré Miryam à l'école pour ne pas exposer leur maman aux questionnements des uns et des autres. Elle proposa même de venir passer la nuit à la maison pour ne pas laisser ma femme seule. Tous comprenaient que les nerfs risquaient de lâcher et que la solitude de la nuit serait certainement néfaste au moral.

Tandis que les enfants semblaient dormir tranquillement, ma femme ne trouvait pas le sommeil. Elle souffrait trop. Elle pensait sans cesse à moi et aux sept années que nous avons vécues ensemble. Nous avons été heureux, trop peut-être. Notre ménage avait été une réussite. Nous nous aimions trop sans doute et c'est pourquoi certainement le sort frappait à notre porte. La hantise du lendemain et la peur d'apprendre la nouvelle de ma mort contribuaient

à empêcher le sommeil de venir. Il faut être passé par des épreuves analogues pour comprendre dans quel état d'esprit elle pouvait être.

Non, ce vingt-trois octobre mille neuf cent soixante-quatre n'est pas prêt d'être oublié. La journée avait été suffisamment longue et terrible pour rester dans la mémoire le restant de nos jours. Seule la prière pouvait, par moments, faire penser à autre chose. Très vite, la pensée douloureuse revenait avec plus d'insistance.